

# LE JOURNAL DE MARCO



**Maurice MARCOBELLI (1911-1999)**

*Très attaché au scoutisme, Maurice Marcobelli a été un chef scout inventif, un chef de groupe très efficace de la 6°Nice et a créé le centre de Malamaire au-dessus de Grasse, d'abord colonie de vacances pour louveteaux dans les années 50-60.*

*Son "Journal de Marco", non publié, et dont l'AMAS présente les premières années, évoque avec humour ses premières décennies chez les Scouts de France à Nice, et ses différents engagements dans le scoutisme. Nous publions pour commencer les passages concernant ses premières années de Scout : fils unique, de santé fragile, sa découverte du scoutisme fut une véritable ouverture à la vie.*

# Mémoires d'un scout

---

## PRÉAMBULE

Pour qu'on comprenne ce que le scoutisme a apporté dans ma vie, il est nécessaire que je remonte à mes origines.

Je suis né à Nice le 16 octobre 1911. Tout de suite ma santé a été déficiente. Cela a commencé par une broncho-pneumonie double qui a failli m'emporter.

À deux ans on s'est aperçu que j'avais la hanche gauche anormale. Il s'agissait d'une variété de la coxalgie, résultat : un appareil orthopédique qui me maintient la hanche et la jambe.

Un jour, ma marraine, qui me portait dans ses bras, me laisse tomber, résultat : la jambe droite fracturée, plâtre, etc. Sitôt déplâtrée on constate que cette jambe est plus courte que l'autre de trois centimètres ! On me recasse cette malheureuse jambe, le chirurgien me replâtre. Et je suis bloqué trois mois !

À 6 ans, je vais à l'école, La pension des oiseaux, les deux jambes dans des appareils orthopédiques qui me bloquent les guibolles de la hanche à la cheville. Je ne peux que me traîner, les jambes raides, impossible naturellement de courir.

Quand ça va mieux avec mes jambes, mes parents me mettent à l'école de la rue St. François de Paule, le cours Massillon. Le jeudi, on va jouer aux gendarmes et aux voleurs dans les bois du Château.

Mais ma santé est toujours fragile : congestions pulmonaires et congestions intestinales se succèdent sans arrêt, je suis au lit en moyenne 40 jours par an. A 11 ans j'attrape une paratyphoïde qui a bien failli m'emporter.

Mes parents, qui ont un magasin de haute couture, me gâtent outrageusement et ne me refusent rien, je peux tout obtenir en jouant de ma santé. Je deviens exigeant, coléreux, vaniteux, ce que l'on appelle un sale gosse.

Je ne sors jamais seul, une gouvernante ou une bonne m'accompagne toujours lorsque je vais en classe, elle porte mon cartable. Je change d'école presque chaque année...

En 1922 mes parents louent une grande villa à Embrun dans les Hautes Alpes : toute la famille est réunie, Maman, Papa, mes oncles et tantes, mes cousines. Vacances pleines de joie. Je découvre dans un placard un vieil exemplaire du catalogue de la Manufacture d'Armes et Cycles de Saint-Etienne. Ce catalogue devient immédiatement mon livre de chevet. Il aura dans ma vie une importance capitale. Pour l'instant il me permet de rêver.

En 1923, je suis en 7<sup>o</sup> au lycée, le 17 Mai, je fais ma Première Communion. Mes parents achètent à Digne une propriété, La Tour, qui aura une grande influence sur ma vie. 140 hectares pour me promener et grimper dans les collines, dans un contact permanent avec la nature. Mon père me permet de le suivre dans ses parcours de chasse ce qui me permettra de connaître la faune du pays, lapins, lièvres, perdrix, etc., mais surtout d'aimer les chiens qui deviennent mes compagnons de jeux. Heureux temps où les vacances duraient deux mois et demi !

En 1924 les grandes vacances me retrouvent à La Tour. Mon père ayant loué les terres à un fermier, je prends conscience du travail de la terre et je suis pas à pas les charrue, faucheuse, faneuse... La lecture du dictionnaire Larousse Agricole que l'on m'a offert me passionne.

Ici vont commencer mes mémoires de scout, car jusqu'à maintenant je n'ai pas encore rencontré le scoutisme, même si mon goût pour la nature et mon attirance vers le travail manuel se présentent comme des prédispositions .

---

## CROIRE A CE QUE L'ON FAIT ET LE FAIRE DANS L'ENTHOUSIASME

**1926.**

À la rentrée des classes, en Octobre 1926, je me trouve demi-pensionnaire à l'école Stanislas. Pendant les récréations je retrouve un ami : François Capoduro qui m'apprend qu'il est scout. Scout qu'est-ce ? Oui, je sais, des garçons au grand chapeau et au long bâton.

François me raconte que c'est un truc formidable, une bande de copains. Des jeux passionnants. Un chef entraînant, une Loi qu'il faut savoir et appliquer. On a un uniforme avec de beaux insignes, on va en sortie le jeudi et le dimanche, et quelquefois on campe ! Enfin pour que je puisse me rendre compte il me fera visiter le local et me présentera au chef.

Le jeudi, François m'accompagne à ce fameux local au 17 de la rue Alsace-Lorraine dans la cour du patronage de la Jeune France de la paroisse Notre-Dame.

Le Chef Ribero (Prosper pour les initiés) m'accueille dans un sourire et me propose de le suivre pour que je puisse me rendre compte des activités de la troupe. Nous partons à pied pour le Vallon des Fleurs. À l'époque c'est presque désert, peu de maisons, quelques cultures et la forêt. La Jeune France possède un grand terrain de jeux à l'emplacement de l'actuelle église du Vallon des Fleurs. Et c'est une suite de jeux inconnus qui s'enchaînent.

En octobre la nuit tombe vite, c'est alors un jeu de nuit dans les bois. Jamais j'aurais cru que l'on pouvait s'amuser autant. Pour moi qui étais toujours dans les jupes de ma mère, c'est formidable. C'est décidé, JE SERAI SCOUT.

Oui mais cela est plus difficile que j'imaginai. Il faut l'autorisation des parents. Papa s'intéresse aux statuts des Scouts de France ! Maman a peur que j'attrape mal dans les sorties qui se terminent souvent à la nuit. Et s'il m'arrivait un accident ? où me trouver ? La mère de François vient plaider ma cause et il faut la visite du Chef pour enfin obtenir l'autorisation.

On m'affecte à la patrouille de François : la patrouille du Tigre de la 2<sup>e</sup> Nice, j'ai le titre de Cul de Pat. A moi le récurage des bonameaux.

On me remet un fabuleux petit livre : Pour devenir Aspirant. Il y a de tout dans ce bouquin, naturellement la Loi, les Principes et le texte de la Promesse avec commentaires appropriés, les signes de piste, les nœuds et leur utilisation, les différents feux, ce qu'il faut faire pour soigner les blessés, la manière de reconnaître les arbres, un résumé de l'Histoire de France et même la façon de rédiger un testament en faveur des Scouts de France...

Le tout à savoir pour être admis à faire sa Promesse.

Au cours des réunions au local et des sorties du jeudi au Vallon des Fleurs, mon chef de patrouille Louis RIBERO qui est le frère du grand chef m'apprend tout ce que je dois savoir avant d'être aspirant .

Pendant une de ces sorties Prosper s'installe à une table pour distribuer ou vendre des insignes. Je regarde les insignes civils, il y en a de bronze, d'autres argentés et d'autres émaillés rouge, vert, blanc, violet. Le vert me plaît beaucoup. Non, dit Prosper, tu n'auras droit qu'à celui de bronze après ta promesse. Le vert est réservé au chef de troupe. Bien je serai Chef de Troupe !

Le mois de décembre s'achève. J'ai passé toutes les épreuves d'Aspirant. Je suis autorisé à revêtir l'uniforme scout. A moi le grand chapeau, la chemise kaki à manches longues qu'il faut porter retroussées, la culotte courte bleue, les bas bleus à revers verts qu'il faut faire tenir avec un ruban de laine qui doit dépasser le revers et le long bâton (1 mètre 80) que je choisis pour mon malheur le plus gros possible ; le tout ré-gle-men-taire !

## 1927

Le 30 janvier le chef Ribero reçoit ma promesse en présence du commissaire de district Georges-Édouard de Villeneuve dans la cour de la Jeune France. Dans son allocution le commissaire nous parle de Dieu et de Jésus, je suis étonné d'entendre un laïc parler en public de ce qui pour moi était du domaine secret .

La vie de la troupe et des patrouilles continue, tranquille avec sa succession de réunions, de sorties de patrouilles et de troupe. Mon CP me couve tout en me rappelant que je ne suis qu'un cul de pat. Un jour de pluie, je vois avec horreur ma mère venir me chercher en taxi. Qu'est-ce que j'ai entendu à la réunion suivante !

Les grandes vacances approchent. Je quitte l'école Masséna où décidément je ne m'entendais pas avec la Direction !

Je vais passer ces vacances dans notre propriété de La Tour à DIGNE. À Digne il existe une troupe de scouts, un ami y est CP, il m'invite à venir à leur local. La Tour est à 5 kilomètres de la ville. Heureusement j'ai un vélo et un après-midi je me rends à ce local. Une cour d'école, et dans cette cour un prêtre assis sur une chaise avec des garçons autour de lui. Un regard noir, profond, qui vous enveloppe et qui va jusqu'au fond de l'âme. C'est le Père Hugues, aumônier de la 1<sup>o</sup> Digne. Un sourire enchanteur m'accueille, je suis tout de suite conquis. Au cours de nombreuses conversations, il me fait découvrir la spiritualité du scoutisme. La 1<sup>o</sup> Digne m'invite à son camp à la maison forestière de Bellevue au-dessus de Seyne les Alpes.

À la rentrée des classes je me retrouve pensionnaire au collège municipal de Cannes. J'y fais la connaissance de Lucien Richard, CP à la 3<sup>o</sup> Cannes, qui deviendra secrétaire du conseil départemental auprès du commissaire de pays. Pour l'instant nous parlons scoutisme à la récré.

## 1928

C'est une année bien maigre au point de vue scoutisme. Lorsque je suis en permission, je participe un peu aux activités de la 2<sup>e</sup> Nice. Au printemps, la 3<sup>e</sup> Cannes va camper pour un week-end à Notre Dame de Vie. J'obtiens par faveur spéciale l'autorisation du Principal du collège de participer à ce camp. Je n'ai aucun matériel de camp, mais la fraternité scoute joue à plein et les patrouillards me dépannent. Feu de camp, et au matin bain clandestin dans la piscine d'une villa.

Aux grandes vacances, je suis à La Tour à Digne, où je renoue avec la troupe et où je retrouve avec joie le Père Hugues. Le grand camp doit se tenir en Bretagne. Le CP des Écureuils, Paul Esmiol m'invite à y participer. Oui bien sûr, mais il faut l'autorisation de la famille ! Maman consulte le médecin. Je suis trop maigre, je dois prendre du poids. J'ai un mois pour gagner 2 kilos. On me gave sans résultat. Aux grands maux, les grands remèdes : je confectionne 2 semelles en plomb. Les 2 kilos sont gagnés : j'irai au camp.

Nous partons par le train pour Pentrez, à la pointe de la Bretagne entre Douarnenez et Morgat. Nous passons la nuit dans les compartiments de 3<sup>e</sup> classe particulièrement inconfortables. Nous débarquons à Chateaulin dans la soirée. Catastrophe ! La compagnie du PO (Paris-Orléans) a perdu tous nos bagages : tentes, matériel de cuisine, ravitaillement, etc. Nous passons deux nuits à l'hôtel aux frais de la compagnie. Le surlendemain, les bagages arrivent enfin et nous partons en car pour Pentrez.

Nous montons le camp entre une ferme et un tas d'ordures. Le Mestre de camp est Henri Lunet, un séminariste poète, mais qui n'a pas trop les pieds sur terre. Heureusement que l'aumônier est le Père Hugues ce qui change tout. C'est mon premier Grand Camp. Formidable : 23 jours dont 21 de pluie !

Tous les jours, baignade matin et soir dans l'océan plutôt froid mais on s'y fait, et puis des jeux et la préparation des épreuves scoutées. Je deviens scout de 2<sup>e</sup> classe.

Nous partons souvent en excursion : Le Menez Hom et la Pointe du Raz. À tour de rôle nous sommes de service pour le ravitaillement avec la charrette. Nous nous sommes mis à l'heure bretonne : nous marchons en sabots. Tous les soirs, pour commencer le repas, la ferme voisine nous fournit une soupe plantureuse de pain et de carottes ; je supporte mal le pain trempé, qui me fait vomir, alors à moi les carottes !

De retour à La Tour, mon chef de patrouille, Paul Esmiol, m'invite à déjeuner et sa mère me présente un énorme plat de carottes : Paul m'a dit que vous adorez ce légume ! Le salaud !

J'ai 17 ans et je ne suis qu'en 3<sup>e</sup>. Mes maladies et mes nombreux changements d'écoles en sont la cause, et malgré de nombreuses leçons particulières, je n'avance pas. Il faut trouver une solution. Mon père me propose d'entrer à l'École Bréguet à

Paris. J'accepte avec enthousiasme. Pensez donc étudiant à Paris ! Je serai INGÉNIEUR ! Ma mère m'accompagne. Visite à l'école. Je devrais passer un examen. Cela fait, je suis admis en 2<sup>ème</sup>, discussion avec l'économe. Je bénéficie d'une chambre particulière.

En face de l'école se trouve l'église de St. Jean de la Salle. Visite au Curé et je m'inscris à la troupe.

A l'école, deux garçons m'abordent pour savoir si je veux continuer à faire du scoutisme. Je leur dis que je suis déjà inscrit à la troupe paroissiale. Hurlements : c'est pas possible, ce sont des snobs et des cons. Les gars de Bréguet doivent faire partie de la 35<sup>e</sup> Paris. Il y a un chef formidable. Il arrangera le transfert avec le Curé.

Le jeudi, je me rends au local accompagné par Serge Baret qui me présente au Chef Jean Darlu. Pas très grand, trapu, le visage énergique et volontaire, un beau sourire. Il a 4 ans de plus que moi. Pas de problème avec le curé. Il s'en charge et m'affecte à la patrouille des Hérons, Chef de patrouille : Jean Rouby, au programme une réunion de patrouille le jeudi à 16 heures et, le dimanche, sortie de troupe ou de patrouille.

## **1929.**

Ma vie s'organise. En semaine, classe ; le jeudi, je sors à 8 heures, je prends le métro et je descends au hasard. Je visite le quartier, je mange dans un restaurant et je rentre à pied au local pour la réunion de patrouille ; quelquefois je déjeune chez un de mes correspondants, M.Rouit, père d'un de mes amis de Digne.

À Bréguet, c'est la vie d'étudiant. Tous les heureux occupants de chambres particulières chahutent et se font des blagues souvent très dures. Je lis Candide, Gringoire et Simenon. En classe ce sont des cours magistraux par des professeurs souvent sympathiques. Les classes sont de 120 élèves. Deux fois par semaine, c'est l'atelier en bleu et la caisse à outils sur l'épaule. On se plante devant un étau et l'on s'efforce de limer plat ! On travaille quelquefois à la forge. J'aime : c'est plus vivant et plus intéressant que la lime. Et bien sûr toutes les semaines dessin industriel.

À la réunion de patrouille, préparation des épreuves de classe ou de badges, on discute aussi de la prochaine sortie de troupe ou de patrouille. Jean Rouby nous remet chaque fois un petit papier à remplir : As-tu fait ta BA.? Dors-tu la fenêtre ouverte ? Fais-tu ta gymnastique ? As-tu prié pour la patrouille ? Lecture des billets et commentaires. Le dimanche, sortie dans les environs de Paris : Clamart, Bois-le-Roi ou autre, les sorties de troupe se déroulent avec toujours le même début : inspection minutieuse, insignes manquants ou mal cousus, interrogation sur la Loi. Puis drill, rassemblement en carré, en cercle, en colonne, en ligne... jusqu'à ce que ce soit parfait, enfin jeux passionnants.

Un dimanche, il pleut à torrents, je juge qu'avec ce temps, la sortie sera annulée. Je me présente à la fin de la messe en civil, emmitouflé dans un grand manteau avec



cache-nez. Le Chef me regarde et me demande si je suis malade. Sur ma réponse négative, le ton change :

- Tu vas te mettre en uniforme, tu assisteras à la prochaine messe, tu te rendras à la Gare Montparnasse, tu prendras le train pour Saint-Nom-La-Bretèche. À la sortie de la gare tu trouveras une piste qui te conduira au lieu de la sortie. Si tu ne rejoins, pas tu seras radié de la Troupe.

J'ai suivi les consignes. Arrivé à la gare de Saint-Nom, il y avait des dizaines de pistes ! Je ne sais pas comment j'ai fait, mais j'ai retrouvé la troupe et son Chef.

Parmi toutes les sorties aux environs de Paris, celles que nous préférons c'est les camps en forêt de Fontainebleau. On prend le train à la gare de Lyon et on descend à celle de Barbizon, traversée de nuit de la Forêt, installation du campement à la Grotte aux Fées, feu de camp et coucher. On gèle ! Le lendemain exercices d'escalade et de rappel sur les beaux rochers, jeux et retour à Paris.

À une sortie, grand jeu de signalisation, je rate le message sanction immédiate : le Chef découd mon insigne de seconde classe, j'ai deux mois pour me rattraper. Mon CP m'aide à réapprendre le morse. Ne croyez pas que je sois la tête de turc de la troupe, tous les 20 garçons sont soumis à la même discipline que nous acceptons tous, car si elle est dure, elle est toujours juste.

Au sujet des camps à Fontainebleau, je me souviens qu'un samedi soir nous avons embarqué à la gare de Lyon, le Chef avait les billets mais il y avait un retardataire. Le chef part à sa recherche, mais le train démarre. Jean Darlu revient en courant pour monter dans le train en marche. Un chef de gare s'interpose. D'un coup d'épaule Jean l'envoie à terre et grimpe dans le wagon. Le chef de gare monte à son tour et tire la sonnette d'alarme : redescente avec notre chef toujours porteur de nos billets. À Barbizon, le chef de station autorise la troupe à sortir mais me garde en otage jusqu'à l'arrivée des billets. La troupe s'éloigne sous la direction de l'assistant. Deux heures après Jean arrive avec les fameux billets et nous traversons tous deux la forêt. C'est très impressionnant.

Je prépare des badges ; pour celle de Tireur, le chef m'accompagne chez Gastine et Renette. Pour celle de Citoyen, c'est l'ACT Jean Rivero, cousin du grand chef et étudiant en droit, qui m'initie à la beauté de la Constitution Française (je retrouverai par hasard Jean Rivero dans les ruines de Palmyre 50 ans après...). Pour celle de Cuisinier, le chef me demande de faire un aioli. Il apporte les ingrédients nécessaires, un mortier mais pas le pilon, un manche de pelle-pioche fera l'affaire. On déguste la sauce réussie sur une tranche de pain !

Les grandes vacances arrivent et je me retrouve à La Tour à Digne. La troupe va camper à Aiguebelette, je pars avec eux - la meute se joint à la troupe - on installe le camp au bord du lac et ce sont baignades et canotage sur les eaux calmes. Lorsqu'on

est de service pour le ravitaillement, à Lépin, on y va naturellement en barque. La boulangère est accueillante et a de bons gâteaux.

Les vacances finies retour à Bréguet à Paris. Cette année, je suis en supérieur 1. Les cours sont toujours magistraux, mais on a de nouveaux professeurs. Ils sont excellents et les matières enseignées sont passionnantes : mathématiques, géométrie, géométrie analytique (mon cauchemar !), mécanique, électricité, chimie, électrochimie, etc. Notre professeur d'électrochimie est une sommité nationale. Plein d'humour, il ressemble au professeur Nimbus, nous l'adorons. On le chahute gentiment cela lui plaît et on lui fait des blagues (parapluie désossé, chapeau melon bourré de papier) il les accepte en souriant.

Je retrouve avec joie la 35°, le chef me fait suivre la Troupe Saint Georges dirigée par Pierre Delsuc. J'en sors Instructeur. J'en profite pour m'acheter une veste de chef. Vanité inutile car le Cérémonial scout change, les chefs devront dorénavant porter le même uniforme que les garçons ! Je suis aussi secrétaire de troupe ce qui n'est pas une sinécure car, à chaque sortie en train, je dois m'occuper d'obtenir des réductions. Il faut remplir des paperasses qui, sous prétexte de préparation militaire, permettent ces réductions.

## 1930

Le Grand camp se prépare et seuls les garçons qui satisferont aux épreuves que le chef impose à tous iront dans les Pyrénées. Grimper dans les rochers de Fontainebleau, descendre en rappel, traverser la Seine à la nage, etc.

À Bréguet on me fait faire un stage de chauffeur de locomotive. J'y gagne un permis gratuit AR Paris-Nice ce qui arrangera bien mes finances.

Je n'ai pas dit à mes parents que je partais camper dans les Pyrénées. Le camp sera dirigé par Jean Darlu et son assistant Jean Rivero.

Enfin nous partons. On s'entasse dans des compartiments inconfortables et on débarque le lendemain à Cauterets. Après un rapide ravitaillement, départ pour le Pont d'Espagne et le pied de la Grande Fâche. On part, le chef mène le train. Rapidement. Je suis fourbu car je suis trop chargé, mon sac est trop lourd, je l'ai bourré de choses inutiles, je n'ai pas encore compris que le poids c'est l'ennemi. Arrivé au Pont d'Espagne je n'en peux plus. Le chef me fait coucher à l'hôtel en me prescrivant de m'alléger en laissant tout ce qui est inutile (que je reprendrai au retour). Je dois rejoindre le camp en me débrouillant pour trouver le chemin.

Au petit matin je pars et après 3 heures de marche, je trouve le camp et je m'installe commodément pour attendre le retour de la troupe. Enfin, à 17 heures, la troupe revient. Je me fais copieusement engueuler car, dit le chef, j'aurais dû prendre l'initiative de préparer le repas.

Et c'est un festival de montagne, tous les jours ou presque, un sommet. Un soir, on va coucher au refuge Baysellance (pour dormir on a le choix : fumier ou tôle ondulée).

Au petit jour ascension du Vignemale, 3296 m d'altitude. On devait avoir une vue merveilleuse sur la chaîne des Pyrénées, mais le temps est bouché et on ne voit rien. Le clou de ce camp sera l'ascension du Mont Perdu en Espagne. Ce sera long, pénible et difficile aussi le Chef engage-t-il un guide. Et l'on monte et l'on monte encore. Nous arrivons au sommet à 3356 mètres d'altitude. Chant du Salve Regina pour clamer notre joie devant la vue fantastique, casse-croûte rapide, il ne faut pas s'attarder car la descente est délicate et il faut arriver au premier village espagnol avant la nuit, un passage délicat, le Pas de Gaulis, est redouté par tous, mais cela se passe bien grâce à notre guide qui nous assure. Dans la vallée espagnole, il faut encore parcourir 4 kilomètres pour trouver le village, il fait nuit et nous sommes tous fourbus. Le Chef nous fait entrer dans une modeste auberge et nous fait boire un quart de vin qui nous revigore et nous fait un peu tourner la tête. Remerciements et adieux à notre guide.

Le Chef, mi-figue, mi-raisin, nous annonce que nous ne pouvons pas coucher ici, mais qu'il faut aller au prochain village à 6 KM. C'est la catastrophe, 6 KM dans l'état où nous sommes. Sac au dos et en avant... Après 500 mètres, le Chef ouvre une grange et nous fait entrer. C'était une blague ! Casse-croûte rapide à la lueur de nos lampes de poche et, après une courte prière, on ne se fait pas prier pour dormir. Grasse matinée et l'on descend au prochain village.

A la fin du camp, la troupe rentre à Paris. Moi je rentre à Digne, mais je n'ai pas assez d'argent pour payer mon billet. Un télégramme aux parents pour qu'ils viennent me chercher à VOLX, je ne peux payer pour plus loin. Voyage interminable par les petites lignes transversales, une nuit inconfortable dans des wagons sales, arrivée à Cavaillon, 5 heures d'attente en route et enfin Volx où les parents sont là, fort étonnés de me voir arriver des Pyrénées alors qu'ils me croyaient à Paris. Explications. Tout s'arrange et retour à La Tour. Il fallut deux bains pour me décrocher. Je finis les vacances à Digne et en Octobre retour à Paris. Encore Bréguet. Je redouble la classe, je continue mes activités scouts. Toujours des sorties aux environs de Paris. Je profite de ma qualité d'élève ingénieur pour demander à certaines firmes industrielles une documentation sur leurs productions. Je reçois quantité de catalogues que je classe soigneusement. Je me suis mis à la construction de postes de T.S.F.. Cela me fait négliger mon travail scolaire.

Vacances de Noël à Nice. La situation des affaires des parents s'est dégradée. La crise de 1929 se fait durement sentir.

## 1931.

Un beau jour, grâce à quelques économies et à l'aide involontaire des parents, j'achète une voiture ! 1500 Francs ! Une Mathis 3 places rouge. Elle est à peu près utilisable et offre la particularité de n'avoir pas de différentiel, le frein à main agit sur la roue droite et le frein à pied sur la gauche, je la retape dans la cour. Je fais quelques sorties dans les environs de Paris et à Fontainebleau bien sûr. Hélas tout a une fin. Mon correspondant M. Rouit prévient mes parents. Réaction immédiate : Vends ta voiture, quitte Bréguet et rentre à Nice.

Je fais traîner les choses le plus possible mais il faut obéir. Adieux touchants à la 35° et à son Chef. Je garde une reconnaissance infinie à Jean Darlu qui fut pour moi un chef admirable. C'est grâce à lui que je suis devenu un homme, il m'a appris à vouloir et à réaliser, il m'a fait connaître un scoutisme authentique et fort. MERCI JEAN.

Je ne vends pas ma voiture. Je rentre avec elle, un copain de Bréguet m'accompagne. Il ne sait pas conduire. Sur la route des pannes à chaque instant, je ne quitte pas le volant pendant 48 heures. Enfin c'est NICE !

Je m'inscris au clan de la 2° Nice et prépare mon Départ Routier. Quelques sorties sans intérêt.

Je rentre à La Tour et je retrouve la 1° Digne qui me prend au titre d'aide intendant. Embarquement à Nice pour la Corse. Le camp s'établit à Erbalunga. Camp sans histoire avec baignade matin et soir, pêche aux poulpes... Le ravitaillement se fait à Bastia. Sur le port, il y a des bistros sympas ! On en profite. Le tour du Cap en bus, quelques jeux de nuit et on rembarque.

Je suis les activités du clan de la 2° Nice. En Octobre se tient un rassemblement de Routiers à Marseille. J'emprunte sans le lui dire la Talbot paternelle, nous entassons toute l'équipe dans la voiture et en route vers Marseille. Le rassemblement se fait dans la belle propriété du Commissaire de Province Théo Lombard. Palabres sans fin, chants et discours, Théo est avocat. Retour de nuit à Nice.

Quelques temps après mon père me dit : La prochaine fois que tu voudras la voiture tu me la demanderas. - Mais comment as-tu su que je l'avais prise ? -En traversant Vidauban, tu as attrapé une contravention pour excès de vitesse.

## 1933

En juillet je participe au Jamboree de Godolo en Hongrie. Je pars avec le clan de la 2° Nice. C'est la première fois que j'assiste à un Jam, le train spécial est entièrement à la disposition des scouts. Il est commandé par le chef Lamonin. Tout le long du parcours ce ne sont que des chants. On s'arrête à Vienne que l'on visite rapidement. Enfin le terminus, Budapest. Un car et c'est GODOLO. C'est vraiment extraordinaire, cette ville de toile qui se crée en 24 heures, très simples, les installations sont très

belles. L'accueil des scouts hongrois est chaleureux, de nombreuses amitiés se nouent et un routier de Nice y trouvera sa fiancée, c'est Jean Calleri. Lorsque le service le permet on va visiter Budapest et goûter dans un restaurant le fameux poulet au paprika. Au market du camp, j'achète une pipe, fâcheuse idée, je ne pourrai plus m'en passer. Tout a une fin et l'on rentre. En octobre je suis nommé Assistant Chef de Troupe et je reçois des mains du commissaire l'aigrette rouge.